

ver. Les salles de *Lucrece* et de *la Réunion*, où se formaient les quadrilles des danseurs, étaient comme un immense parterre de lauriers-roses, de lilas, de jonquilles, de lis et de jasmins.

CHAPITRE VI.

Mon mariage avec mademoiselle Charvet. — Présentation de ma femme à madame Bonaparte. — Le général Bonaparte ouvrant les lettres adressées à son courrier. — Le général Bonaparte veut voir M. et madame Charvet. — M. Charvet suit madame Bonaparte à Plombières. — Établissement de M. Charvet et de sa famille à la Malmaison. — Madame Charvet, secrétaire intime de madame Bonaparte. — Mesdemoiselles Louise et Zoé Charvet, favorites de Joséphine. — Fantasmagorie à la Malmaison. — Jeux de Bonaparte et des dames de la Malmaison. — M. Charvet quitte la maison pour le château de Saint-Cloud. — Les anciens porteurs et frotteurs de la reine sont déplacés. — Incendie du château et mort de madame Charvet. — L'impératrice veut voir mademoiselle Charvet. — Elle veut lui servir de mère et lui donner un mari. — L'impératrice se plaint à M. Charvet de ne pas voir ses filles. — On promet une dot à ma femme. — Argent dissipé et manque de mémoire de l'impératrice Joséphine. — L'impératrice marie ma belle-sœur. — Recommandation bienveillante de l'impératrice. — Ma belle-sœur, mademoiselle Joséphine Tallien et mademoiselle Clémence Cabarus. — Madame Vigogue et les protégées de l'impéra-

trice. — La jeune pensionnaire et le danger d'être brûlée. — Présence d'esprit de madame Vigogne. — Visite à l'impératrice.

CHAPITRE VI

Ce fut le 2 janvier 1805, justement un mois après le couronnement, que je formai, avec la fille aînée de M. Charvet, une union qui a fait jusqu'ici, et fera, j'espère, jusqu'à la fin, le bonheur de ma vie. J'ai promis au lecteur de lui parler fort peu de moi; et en effet de quel intérêt pourraient être pour lui les détails de ma vie privée qui ne se rapporteraient point au grand homme en vue duquel j'ai entrepris d'écrire mes Mémoires? Toutefois je demanderai ici la permission de revenir un peu sur cette époque la plus intéressante de toutes pour moi, et qui a décidé du reste de mon existence. Il n'est pas défendu sans doute à un homme qui recherche et retrace ses *souvenirs* de compter pour quelque chose ceux qui se rapportent le plus particulièrement à lui. D'ailleurs même dans les événements les plus personnels de ma vie, il y a encore des circonstances auxquelles Leurs Majestés ne restèrent point étrangères, et que par consé-

quent il importe de connaître, si l'on veut se former un jugement complet sur le caractère de l'empereur et de l'impératrice.

La mère de ma femme avait été présentée à madame Bonaparte pendant la première campagne d'Italie, et elle lui avait plu; car madame Bonaparte, qui était si parfaitement bonne et qui de son côté avait aussi connu le malheur, savait compatir aux peines des autres. Elle promit d'intéresser le général au sort de mon beau-père, qui venait de perdre une place à la trésorerie. Pendant ce temps madame Charvet était en correspondance avec un ami de son mari, qui était, je crois, courrier du général Bonaparte. Celui-ci ouvrit et lut les lettres adressées à son courrier, et il demanda quelle était cette jeune femme qui écrivait avec tant d'esprit et de raison. En effet madame Charvet était bien digne de ce double éloge. L'ami de mon beau-père prit texte de cette question du général en chef pour lui raconter les malheurs de la famille. Le général dit qu'à son retour à Paris il voulait voir M. et madame Charvet. En conséquence ils lui furent présentés, et madame Bonaparte se réjouit d'apprendre que ses protégés étaient aussi devenus ceux de son époux. Il fut décidé que M. Charvet suivrait le général en Egypte. Mais arrivée à Toulon, madame Bonaparte demanda que mon beau-

père l'accompagnât aux eaux de Plombières. J'ai raconté précédemment l'accident arrivé à Plombières, et la mission de M. Charvet envoyé à Saint-Germain, pour retirer mademoiselle Hortense de pension et la conduire à sa mère. De retour à Paris, M. Charvet en courut tous les environs, pour trouver une maison de campagne que le général avait chargé sa femme d'acheter en son absence. Quand madame Bonaparte se fut décidée pour la Malmaison, M. Charvet, sa femme et leurs trois enfans furent installés dans cette charmante résidence. Mon beau-père donna tous ses soins aux intérêts de la bienfaitrice de sa famille, et madame Charvet servait souvent de secrétaire intime à madame Bonaparte, pour sa correspondance.

Mademoiselle Louise, qui est devenue ma femme, et mademoiselle Zoé, sa sœur puînée, étaient les favorites de madame Bonaparte; surtout la seconde, qui passait plus de temps que Louise à la Malmaison. Les bontés de leur noble protectrice avaient rendu cette enfant si familière qu'elle tutoyait habituellement madame Bonaparte, à qui elle dit un jour: « Tu es bien heureuse, toi. Tu n'as pas de maman qui te gronde, quand tu déchires tes robes. »

Pendant une des campagnes que j'ai faites à la suite de l'empereur, j'écrivis un jour à ma femme

pour lui demander quelques détails sur la vie qu'elle et sa sœur menaient à la Malmaison. Elle me répondit, entre autres choses (je transcris un passage de sa réponse): « Nous avions quelquefois » des rôles dans des bouffonneries que je ne puis » concevoir. Un soir le salon fut séparé en deux » par une gaze derrière laquelle était un lit drapé » à la grecque, et sur le lit un homme endormi et » vêtu de grandes draperies blanches. Auprès du » dormeur, madame Bonaparte et d'autres dames » frappaient en mesure (et encore pas toujours) » sur des vases de bronze; ce qui faisait une ter- » rible musique. Pendant ce charivari, un de ces » messieurs me tenait par le milieu du corps, éle- » vée de terre, et je remuais mes bras et mes » jambes en cadence. Le concert de ces dames ré- » veillait le dormeur, qui ouvrait de grands yeux » sur moi et semblait s'effrayer de mes gestes. Il » se levait, et s'éloignait d'un pas rapide, suivi de » mon frère qui marchait à quatre pates, pour » figurer, je pense, un chien que devait avoir cet » étrange personnage. Comme j'étais alors tout en- » fant, je n'ai qu'une idée confuse de tout cela; » mais la société de madame Bonaparte avait l'air » de s'en amuser beaucoup. »

Quand le premier consul alla habiter Saint-Cloud, il dit à mon beau-père des choses flatteuses,

et lui donna la conciergerie du château. C'était une place de confiance, et dont les détails et la responsabilité étaient considérables. M. Charvet fut chargé d'y organiser le service, et, par ordre du premier consul, il choisit parmi les anciens serviteurs de la reine pour les places de portiers, de frotteurs et de garçons de château. Ceux qui ne pouvaient pas servir eurent des pensions.

Quand le feu prit au château, en 1802, comme je l'ai raconté précédemment, madame Charvet, qui était grosse de plusieurs mois, eut une grande frayeur. On ne jugea pas à propos de la saigner. Elle fit une couche malheureuse, et mourut avant l'âge de trente ans. Louise était en pension depuis quelques années; son père la rappela près de lui pour tenir sa maison. Elle avait alors douze ans. Une de ses amies a bien voulu me donner communication d'une lettre que Louise lui adressa peu de temps après notre mariage, et dont j'ai fait l'extrait qui suit :

« A mon retour de ma pension, j'allai voir sa
» majesté l'impératrice (alors madame Bonaparte)
» aux Tuileries. J'étais en grand deuil. Elle m'attira
» sur ses genoux, me consola, dit qu'elle me ser-
» virait de mère et me trouverait un mari. Je pleu-
» rais, et je dis que je ne voulais pas me marier.

» — *Non pas à présent*, reprit Sa Majesté; *mais*
» *cela te viendra, sois-en sûre*. Je n'étais pourtant
» pas persuadée que cette envie dût me venir. Je
» reçus encore quelques caresses, et me retirai.
» Quand le premier consul était à Saint-Cloud,
» c'était chez mon père que se réunissaient tous
» les chefs des différens services. Car mon père
» est très-aimé de la maison, dont il est le plus an-
» cien. M. Constant, qui m'avait vue enfant à la
» Malmaison, me trouva assez raisonnable à Saint-
» Cloud pour me demander à mon père, avec l'ap-
» probation de Leurs Majestés. Il fut décidé que
» nous serions mariés après le couronnement. J'ai
» pris quatorze ans, quinze jours après notre ma-
» riage.

» Nous sommes toujours reçues, ma sœur et
» moi, par sa majesté l'impératrice avec une ex-
» trême bonté, et quand, dans la crainte de l'im-
» portuner, nous sommes quelque temps sans
» aller la voir, elle s'en plaint à mon père. Elle
» nous admet à sa toilette du matin. On la lève,
» on l'habille devant nous. Il n'y a dans sa cham-
» bre que ses femmes et quelques personnes de la
» maison, qui, comme nous, mettent au nombre
» de leurs plus doux momens ceux où elles peuvent
» voir cette princesse adorée. La causerie est pres-
» que toujours pleine de charme. Sa Majesté conte

» quelquefois des anecdotes qu'un mot d'une de
» nous deux lui rappelle. »

Sa majesté l'impératrice avait promis une dot à Louise; mais l'argent qu'elle avait destiné à cela avait été dépensé autrement, et ma femme n'eut que quelques petits bijoux, et deux ou trois pièces d'étoffe. M. Charvet était trop délicat pour rappeler à Sa Majesté sa promesse : or on n'avait rien d'elle sans cela; car elle ne savait pas plus économiser que refuser. L'empereur me demanda, peu de temps après mon mariage, ce que l'impératrice avait donné à ma femme; et sur ma réponse, il me parut on ne peut plus mécontent : sans doute parce que la somme qu'on lui avait demandée pour la dot de Louise avait reçu une autre destination. Sa majesté l'empereur eut à ce sujet la bonté de m'assurer que ce serait lui qui désormais s'occuperait de ma fortune, qu'il était content de mes services, et qu'il me le prouverait.

J'ai dit plus haut que la sœur puînée de ma femme était la favorite de sa majesté l'impératrice. Cependant elle n'en reçut pas, en se mariant, une plus riche dot que celle de Louise. Mais l'impératrice voulut voir le mari de ma belle-sœur, et lui dit avec un accent vraiment maternel : « Monsieur,
» je vous recommande ma fille, et vous prie de la
» rendre heureuse. Elle le mérite, et je vous en

» voudrais beaucoup, si vous ne saviez pas l'appré-
» cier. » Quand ma belle-sœur, se sauvant de Compiègne avec sa belle-mère en 1814, alla faire ses couches à Evreux, l'impératrice, qui l'apprit, lui envoya son premier valet de chambre avec tout ce qu'elle crut nécessaire à une jeune femme en cet état. Elle lui fit même faire des reproches de n'être pas descendue à Navarre.

Ma belle-sœur avait été élevée dans la même pension que mademoiselle Josephine Tallien, filleule de l'impératrice, et qui depuis a épousé M. Pelet de la Lozère, et une autre fille de madame Tallien, mademoiselle Clémence Cabarus. La pension était dirigée par madame Vigogne, veuve du colonel de ce nom, et ancienne amie de l'impératrice, qui l'avait engagée à prendre un pensionnat, en lui promettant de lui procurer le plus d'élèves qu'elle pourrait. L'institution prospéra sous la direction de cette dame, qui était d'un esprit distingué et d'un ton parfait. Souvent elle amenait chez Sa Majesté l'impératrice les protégées de celle-ci, et les jeunes personnes qui avaient mérité cette récompense. C'était un moyen puissant d'exciter l'émulation de ces enfans que Sa Majesté comblait de caresses, et à qui elle faisait de petits présens. Un matin, que madame Vigogne était habillée pour aller chez l'impératrice, comme elle

descendait son escalier pour monter en voiture, elle entendit des cris perçans dans une des classes. Elle s'y précipite, et voit une jeune fille dont les vêtemens étaient tout en flammes. Avec une présence d'esprit digne d'une mère, madame Vigogne enveloppe aussitôt l'enfant dans la longue queue de sa robe traînante, et le feu s'éteignit. Mais la courageuse institutrice eût les mains cruellement brûlées. Elle vint en cet état faire sa visite à sa majesté l'impératrice, et lui conta le fâcheux accident qui l'y avait mise. Sa Majesté, qui était si facilement émue de tout ce qui était beau et généreux, combla d'éloges son courage, et s'en montra touchée au point de pleurer d'admiration. Un des médecins de Sa Majesté fut chargé de donner les premiers soins à madame Vigogne et à sa jeune élève.

CHAPITRE VII.

PORTRAIT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE. — Lever de l'impératrice. — Détails de toilette. — Audiences de l'impératrice. — Réception des fournisseurs. — Déjeuner de l'impératrice. — Madame de La Rochefoucault première dame d'honneur. — L'impératrice au billard. — Promenades dans le parc fermé. — L'impératrice avec ses dames. — L'empereur venant surprendre l'impératrice au salon. — Dîner de l'impératrice. — L'empereur fait attendre. — Les princes et les ministres à la table de l'empereur. — L'impératrice et M. de Beaumont. — Partie de trictrac. — L'impératrice un jour de chasse. — Toutes les dames à la table de Leurs Majestés. — L'impératrice vient passer la nuit avec l'empereur. — Détails sur le réveil des augustes époux. — Goût de l'impératrice pour les bijoux. — Anecdote sur le premier mariage de l'impératrice. — Les poches de madame de Beauharnais. — Joyaux de l'impératrice Joséphine. — L'armoire aux bijoux de Marie-Antoinette trop petite pour contenir ceux de Joséphine. — Jalousie de Joséphine. — Mémoire de l'impératrice. — L'impératrice rétablit l'harmonie entre les frères de l'empereur. — Trait de bonté de l'impératrice Joséphine pour son valet de chambre. — Sévérité de l'empereur; il veut renvoyer M. Frère. — Le valet de chambre rentre en grâce. — Oubli d'un bienfait. — Générosité de l'impératrice. — Comment les valets de chambre de l'impératrice employaient leur temps. — Dé-